

PREMIÈRE PARTIE

Le champ du silence

Oh, les longues soirées d'hiver! Oh, l'apprentissage de la résistance au temps, à l'obscurité!

C'est au cœur de l'hiver, lorsque les jours raccourcissent, que je percevais la précarité de notre existence. Je sentais – ainsi agace-t-on du bout de la langue l'abcès sur la gencive – les paquets, les bocaux qui, blottis les uns contre les autres dans les placards de la cuisine, pesaient de toute leur masse sur les vis et les clous des étagères.

Ces réserves excessives de sel, de farine, de céréales, denrées de base qui avaient valu aux adultes un long piétinement – les files d'attente s'étirant tels des mille-pattes ou s'enroulant sur elles-mêmes tels des hippocampes, les centaines de semelles usées glissant sur le verglas dans cette promiscuité où germent les querelles, les silhouettes en manteaux de drap sombre obscurcissant encore le dense crépuscule du matin –, ces réserves qu'on eût cru constituées pour tenir en cas de guerre me disaient que la lumière des réverbères au-dehors, le tic-tac endormi de l'horloge, le cliquetis quotidien de la clé dans la serrure à sept heures du soir, tout cela pouvait cesser à tout moment.

Une duveteuse couche de givre recouvrait la vitre depuis plusieurs jours, et j'avais l'impression que nous vivions sur la banquise; notre glaçon était encore solide, mais il fallait prêter l'oreille: n'était-il pas en train de se craqueler, un trou n'était-il pas en train de s'ouvrir, comme dans les livres qui

racontaient les aventures des explorateurs polaires? J'étais tout ouïe : j'interprétais le bruit des branches devant la fenêtre, le glouglou à l'intérieur des radiateurs, les voix provenant de l'appartement d'à côté.

C'était ma grand-mère Tania qui m'avait appris à tenir tête au temps et à l'obscurité. Laissant mes devoirs pour plus tard, je m'asseyais auprès d'elle à la table de la cuisine pour trier les céréales : le sarrasin, le millet, le riz. Il s'agissait de séparer le pur de l'impur, les graines à droite, les saletés à gauche. Parfois elle murmurait à part soi que chaque année, il y avait plus de déchets dans les céréales, puis de nouveau, je voyais s'agiter ses doigts rodés aux travaux minutieux : ravaudage, correction d'épreuves, points de couture, composition d'imprimerie.

Des radiateurs enveloppés de couvertures et de carton émanait une odeur de laine brûlante ; braquée sur la table, la lampe projetait une lumière brutale comme dans une salle d'opération. Mon attention, focalisée dès le matin sur les grands et petits carreaux des cahiers se dissipait, ma concentration cédait la place à une douce torpeur, à la fatigue accumulée à force de courir après les cours, à une tristesse transparente, décantée au fond de cette claire journée d'hiver.

J'avais l'impression de participer à une séance de divination. Une fois cuites, les céréales devenaient de la nourriture, l'ordinaire de l'homme. Crues, elles demeuraient la pitance des oiseaux, des animaux, l'offrande apportée aux défunts¹. Les graines rugueuses avec leurs facettes dures appartenaient encore au champ, à la terre, à un autre monde, les trier était comme y plonger les mains.

Ma grand-mère s'éloignait de moi. À ces instants, elle semblait appartenir aux deux univers à la fois : le gris de ses

1. La *koutia*, préparation à base de blé, est utilisée dans les rites funéraires orthodoxes ainsi que dans les repas de deuil et de carême.

cheveux, les taches brunes qui parsemaient sa peau devenaient soudain des signes de l'au-delà.

Les graines étaient pour elle une sorte de chapelet. Mais elle ne priait pas : tel un médium, elle interpellait ceux qui étaient partis. Le spectre des jours du blocus qui avaient emporté ses sœurs, le spectre des combats où ses frères avaient disparu planait au-dessus de la table. Les céréales, principale richesse d'un siècle de famine, mesure de la vie et de la mort, devenaient des graines de la mémoire, le souvenir matérialisé. Grand-mère ne jetait pas celles qui étaient gâtées, comme si les ombres des morts, pour lesquels même ces déchets auraient constitué un trésor, pouvaient l'observer : elle les ramassait soigneusement et les mettait dans la maison des oiseaux de l'autre côté de la fenêtre. Des mésanges s'y précipitaient, mais je me demandais parfois si c'étaient vraiment des mésanges. N'étaient-elles pas autre chose que des oiseaux ? Elles regardaient par la fenêtre, immobiles, comme plongées dans leurs souvenirs, et j'avais l'impression qu'elles ressentaient l'étrangeté de leur petit corps, leurs plumes, leur bec, leurs yeux en tête d'épingle, leur gazouillement, leur agitation.

J'aimais aider ma grand-mère, mais cela me faisait peur aussi : absorbé dans cette besogne monotone, je perdais la conscience de mon être ; en revanche, je percevais soudain une présence dans le noir, au tournant du couloir : quelqu'un s'éveillait dans l'obscurité dense.

Là-bas, dans la chambre de ma grand-mère, un pan de mur se présentait comme une iconostase¹ de photographies. Des images sur six rangées, grandes ou petites, dans de beaux cadres anciens ou plus modestes. Plusieurs dizaines d'hommes

1. Cloison en bois qui dans les églises orthodoxes sépare le sanctuaire de la nef. Elle présente plusieurs rangées d'icônes.

et de femmes, seuls ou en groupe, en uniforme et en civil : un mur de visages en noir et blanc. Je n'avais jamais rencontré, jamais vu aucune de ces personnes parmi les vivants.

Ma grand-mère évitait soigneusement de nommer ceux qui y étaient représentés. Je ne posais pas de questions, retenu par une terreur secrète : il n'y avait là que des visages jeunes qui n'avaient pas connu la vieillesse, des destins avortés. Or, au cours de ces soirées-là, comme nous demeurions sous le halo lumineux projeté par la lampe, je sentais ces êtres inconnus et cachés s'éveiller dans le noir, s'approcher peut-être de la limite posée par la lumière, attirés par le bruissement des graines de l'offrande.

Dans la vie ordinaire, je ne me demandais guère où étaient tous ces gens. Mais en triant les céréales, en intériorisant le silence gros de sens de ma grand-mère, je me sentais soudain déserté par cette certitude essentielle : si je suis, c'est que je ne pouvais pas ne pas être. Toutes ces personnes – ma famille proche – s'étaient évanouies sans raison et sans trace, aussi ressentais-je la fragilité de ma propre vie. Celle-ci m'apparaissait dans sa contingence, une erreur du destin.

Arrêtées, déportées, disparues pendant la guerre, mortes de faim, elles étaient effacées de l'existence. Leur absence était si immense qu'elle cessait d'être une valeur négative, elle devenait un « milieu », l'unique « chose » à laquelle me raccrocher. À cette époque, on vendait le vide des étagères dans les magasins devenus des lieux-où-il-n'y-a-rien à partir desquels le monde se construisait en un système de pénurie, la persistance du manque se transformant en avoir, en présence du rien ; de même, face à ce passé dont chacun de ces disparus avait emporté irrémédiablement une parcelle, il n'y avait qu'une certitude : son total déficit.

En regardant ces photographies, j'avais l'impression de me tenir dans un endroit nu, ouvert à tous les vents, entouré

d'une force obscure, orageuse, peut-être endormie, peut-être rassasiée mais capable de s'éveiller à tout instant et de me faire disparaître avant même que j'eusse compris pourquoi. En triant les graines de mes doigts engourdis, je sentais une présence dans l'obscurité du couloir et me demandais : « Qui suis-je ? Qui suis-je ? » comme défiant ce vide retranché dans son mutisme.

« Il y avait dans le pays de Hus un homme », murmurait grand-mère Tania. Ces mots étaient adressés à elle seule ; cela ressemblait au début d'un conte : « Il était une fois un vieux qui vivait avec sa femme au bord de la mer bleue. » Je connaissais cette litanie secrète, je cherchais le pays de Hus dans les encyclopédies, dans les dictionnaires et les atlas, sans résultat bien sûr. Je crus alors que grand-mère l'avait inventé, ce pays des pertes, ce pays tesson, dont le nom n'avait plus qu'une syllabe. Dans ce pays, rien ne s'était conservé intégralement, il était habité par un homme-fraction, semblable à ceux des problèmes d'arithmétique qui, à la suite d'une opération erronée, se retrouvaient coupés en morceaux : deux cinquièmes d'ouvrier, par exemple. Cet homme ne connaissait que le nom actuel du pays, Hus, il avait oublié que jadis ce nom avait été plus long, les objets incomplets, tronqués n'éveillaient pas d'angoisse chez lui, ni d'ailleurs sa propre personne, divisée et à moitié absente.

Ma grand-mère, sentant que j'avais besoin d'encouragement, jetait un coup d'œil à la table où s'accumulaient encore des tas de sarrasin ou de blé, approchait mon tas de sa moitié et se mettait à réciter de mémoire :

Le chevalier contemple les lieux en soupirant :
Ô champ, ô champ, qui t'a semé de blancs ossements ?
Quel fier coursier foulait ton sol aux rudes instants ?
Quels furent les héros glorieux qui là tombèrent ?
Qu'entendais-tu à l'heure sanglante, quelles prières ?